

**Jean-Noël Hallé : Médecin des pauvres,
de Napoléon I^{er}, de Louis XVIII et du futur
Charles X. Professeur d'hygiène et savant**

*Jean-Noël Hallé, doctor of the poor, of Napoleon I,
of Louis XVIII and of the future Charles X. Hygiene
professor and scholar*

par Alain GOLDCHER*

Parmi les grands personnages oubliés de l'Histoire, ce médecin de famille, professeur de faculté, académicien, un des plus savants de son époque, mérite une reconnaissance amplement justifiée. Un des aspects remarquables de sa carrière réside dans le fait qu'il va continuer toutes ses activités malgré la période particulièrement troublée de l'histoire de France, poursuivant sans relâche son art de guérir sous la royauté de Louis XVI, la période révolutionnaire, l'épopée napoléonienne et la restauration de Louis XVIII, sans avoir été inquiété bien qu'héritier du titre paternel de Chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Il va connaître dans l'intimité plusieurs souverains ainsi qu'un grand nombre de personnalités de premier rang dans le monde politique, médical et scientifique mais aussi artistique. Pour faire connaître ma biographie sur Hallé¹, je remercie les membres de la SFHM de m'avoir

Séance du 23 février 2024

* 7 Place Salvador Allende, 94000 Créteil – alain.goldcher@gmail.com

permis de présenter un résumé des actions de ce maillon essentiel mais méconnu de l'Histoire de la médecine.

Enfance et éducation

Jean-Noël Hallé (1754-1822) voit le jour au sein d'une famille d'artistes illustres comme son grand-père Claude-Guy, peintre ordinaire du Roy Louis XV et son père Noël, également peintre du Roy, inspecteur de la Manufacture des Gobelins et anoblit par Louis XVI, en 1776. Malgré des dons incontestables en dessin et en peinture, le jeune Jean-Noël choisit de suivre une voie médicale et scientifique influencée par un de ses oncles, Anne-Charles Lorry, le plus jeune frère de sa mère.

Lui et sa sœur vont bénéficier d'un enseignement à domicile, basé sur l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert, et dirigé par leur mère et quelques précepteurs. Enfant particulièrement doué pour les études, Jean-Noël enrichit ses connaissances dans de nombreux domaines de l'activité humaine : littérature, langues (latin, grec, italien, espagnol, anglais, allemand), sciences, en particulier la chimie, la physique, la physiologie, la botanique. Il profitera de ses connaissances pour traduire plusieurs ouvrages étrangers, en médecine et en sciences.

Période pré et per-révolutionnaire

Durant ses études médicales de 1772 à 1778, il les interrompt, de juin 1775 à février 1776, pour se rendre en Italie avec sa famille, son père ayant été chargé de redresser et de redorer le blason de l'École de Rome. D'après Desgenettes, Jean-Noël va bénéficier de l'enseignement de deux moines français « réunis dès leurs plus jeunes ans par les mêmes engagements, le goût des mêmes études en physique et en mathématiques »². Le Sueur et Jacquier vont marquer l'esprit du futur médecin, pour toute la suite de sa carrière, d'une profonde attirance pour la recherche scientifique.

Sur les conseils de son oncle Lorry, docteur régent (professeur), membre de la prestigieuse Société Royale de Médecine (SRM) créée par Félix Vicq d'Azir, le 27 août 1778, Jean-Noël y adhère en qualité d'associé ordinaire, deux semaines avant la soutenance de sa dernière thèse diplômante. Malgré son haut niveau de formation et ses résultats brillants en faculté de médecine, celle-ci lui refuse le titre de docteur régent en raison de la forte rivalité entre la faculté et la SRM. La même mésaventure touche Antoine Fourcroy (1755-1809) qui devient son ami.

Hallé ouvre un cabinet médical à Paris, en 1782, et participe à plus d'une centaine de dossiers à la demande de ses collègues de la SRM, sur différents

problèmes : les fièvres, la gale, la vérole, la goutte, la variole, le cancer du sein, le tétanos, la pneumonie, les eaux thermales, le camphre, l'opium et bien d'autres. Il effectue la plupart de ses travaux avec 37 autres membres dont Coquerau, Fourcroy, Lorry, Jussieu, Lassonne, Lavoisier, Thouret, Vic d'Azur... Pour Cuvier, « il est un des membres les plus laborieux »³. Il se passionne dès 1782 pour l'hygiène qu'il définit comme la « partie de la médecine dont la fin est la conservation de la santé »⁴. Inspiré des travaux de Diderot dans ce domaine, il distingue cependant hygiène publique et privée, publie des ouvrages sur le méphitisme (1782-1785) et contribue à la publication de la grande Encyclopédie Méthodique entreprise par Panckoucke à partir de 1787. La municipalité parisienne lui confie une expertise pour lutter contre les nuisances des eaux la Bièvre (1790) puis de la Seine (1791). Malheureusement, les caisses vides de la capitale ne permettront pas de réaliser les recommandations de son rapport qui seront exécutées des années plus tard par certains de ses élèves qui lui rendront hommage en les appliquant.

Malgré la période perturbée sur le plan politique, surtout pour un possesseur d'un titre de noblesse royale héréditaire, il continue son travail de médecin en soignant les riches comme les pauvres, et n'hésitant pas à consulter les malades en prison. Il y fait la connaissance de Marie Joséphe Rose de Beauharnais, future impératrice dont il va rester très proche.

Comme chimiste, Hallé participe à des travaux sur l'oxygène et la respiration avec Antoine Lavoisier et n'hésite pas à le défendre devant le tribunal révolutionnaire en 1794. Malheureusement, sans succès ! Idem pour la défense de Malesherbes.

Comme physicien, Hallé multiplie les expériences sur l'électricité d'abord pour la SRM, à partir de 1784, puis pour l'Institut. Il rédige un article de référence dans l'Encyclopédie Méthodique. En reconnaissance de ses différents travaux, Fourcroy et Thouret lui attribuent la chaire d'hygiène et de physique médicale, à l'école de médecine de Paris, fin 1794. La même année, il traite une paralysie faciale, une première en électrothérapie. Il utilise les recherches de Volta, Galvani, Marat, Ampère... au sein de l'école qu'il équipe d'un laboratoire. L'américain Benjamin Franklin demande et obtient l'autorisation d'assister à ses travaux.

Hallé va participer activement à l'enseignement et adhérer à la plupart des sociétés savantes dans lesquelles il devient un membre laborieux et influent : Société philomatique (1793), École des Arts et métiers et Institut (1795), Collège de France (1796), Société de Médecine de Paris (1797), Société des Observateurs de l'Homme (berceau de l'anthropologie, 1799). Peu de

collègues ont eu le privilège, comme lui, d'être reconnu et accepté, dans le même temps, dans toutes ces institutions prestigieuses.

À l'Institut, Hallé commence par remplacer son ami Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821) qu'il connaît depuis leur mésaventure en tant que jeunes médecins recrutés par M^{me} Necker pour son hospice de la rue Vaugirard et vite renvoyés pour refus de porter la perruque.

Travailleur infatigable, il cumule pendant toute sa vie des fonctions de médecin libéral dans son cabinet, de professeur et de chercheur, tout en assurant une vie familiale réussie et des amitiés solides. En raison de son érudition éclectique, Jean-Noël est mis à contribution par ses confrères pour rédiger de très nombreux articles et rapports. Les sujets concernent avant tout la santé quotidienne des Français du début du XIX^e siècle.

Son domaine privilégié restera l'hygiène jusqu'à son décès en 1822. Malheureusement, trop savant et trop perfectionniste, il ne parvient pas à rédiger le livre de référence. Nous connaissons son approche grâce à l'existence de plusieurs cahiers de notes prises par différents étudiants, dont un contenant 742 pages manuscrites. Le plan de ses cours comporte une centaine d'items et l'on comprend que ses connaissances encyclopédiques bloquent la rédaction d'une « bible » tant attendue par ses collègues qui lui auraient certainement ouvert une notoriété internationale durable, comme l'affirme le célèbre chirurgien militaire Pierre-François Percy : « Il devait rassembler ses leçons si précieuses et en composer un ouvrage régulier qui eût mis le sceau à sa réputation, et remplit la longue attente du public, des maîtres et des élèves. Mais le sort impitoyable en a décidé autrement »⁵.

Il faut reconnaître qu'il a dû manquer de temps, car Hallé se considère avant tout comme un consultant ; tout malade qui le souhaite peut le consulter. Il se comporte toute sa vie en bon chrétien convaincu et en honnête homme. Toutes ses recherches ont pour but d'améliorer la prise en charge médicale des patients, quelle que soit leur fortune ou leur notoriété, traits de caractère qu'il partage avec son ami Percy, bien moins connu que Larrey probablement pour les mêmes raisons. Tous deux ne recherchent ni gloire ni fortune ! Jean-Noël soigne de la même façon avec le même professionnalisme, le notable comme l'ouvrier, le pauvre comme le riche, ce qui lui valut le titre de « médecin des pauvres » et une entière liberté d'exercer son art pendant les différents régimes politiques qu'il a traversés y compris la période révolutionnaire.

Sa grande notoriété et ses recherches lui permettent d'entrer en relation avec la plupart des personnalités françaises et étrangères de son époque : duchesse d'Abrantès, Ampère, Arago, Baudelocque, Bichat, Broussais,

Buffon, Carnot, Chaptal, Corvisart, Cuvier, Desgenettes, Dupuytren, Esquirol, Fouché, Laennec, La Rochefoucauld, Larrey, Monge, Necker, Percy, Pinel, Talleyrand, parmi les plus connus. Tous ont eu des relations avec Jean-Noël et « tous ses confrères reconnaissent qu'il était un des médecins les plus instruits et certainement un des mieux instruits. »⁶

Période napoléonienne

Pour le chirurgien Percy, Hallé représente « l'arbitre et le flambeau » de la science de guérir. Une référence incontestée ! C'est un médecin au sommet de son art. Tous les collègues de Jean-Noël n'hésitent pas à faire appel à son avis en cas d'hésitation ou de doute diagnostique. Par exemple, en février 1801 une fièvre fatale se développe en Espagne. Corvisart, médecin du Premier Consul qui s'inquiète pour la France, charge son ami Hallé d'identifier l'épidémie. Jean-Noël conclut qu'il ne s'agit pas de la peste, mais de la fièvre jaune.

Autre exemple : à Auzain, en 1802, dans une des trois galeries de la mine d'anthracite, plusieurs mineurs meurent sans explication. On fait appel à Hallé qui demande le transfert à l'école de médecine de Paris de quatre malades. Après l'essai de plusieurs remèdes dont le calomel, un des mineurs meurt. Lors de son autopsie, Hallé constate que les muscles squelettiques et le cœur sont pâles, et il n'y a presque plus de sang dans son organisme et dans les gros vaisseaux près du cœur. Comme suite à cette observation, Hallé crée le mot *anémie* et conclut à la mort par manque de sang, sans hémorragie visible ! La méconnaissance de cette pathologie au début du XIX^e siècle m'a permis de comprendre pourquoi ce mot n'était jamais présent dans tous les documents d'époque concernant la maladie terminale de Napoléon I^{er} à Sainte-Hélène alors qu'il présentait à l'évidence tous les symptômes d'une anémie sévère.⁷

En 1802, avec Corvisart, il dirige la lutte contre une épidémie de grippe dévastatrice à Paris. Hasard ou recherche, Hallé préconise l'utilisation, en plus du quinquina habituel, de la spirée à partir d'une plante médicinale appelée reine-des-prés, souvent inscrite sur ses ordonnances, substance proche de l'aspirine.

Il participe à la réorganisation des études de médecine et de pharmacie à la demande de ses deux amis Fourcroy et Corvisart, tous trois initiateurs de l'enseignement d'une médecine moderne. Hallé soutient le diplôme commun entre médecins et chirurgiens (et s'oppose à son démantèlement souhaité par le père Élisée pendant la restauration), milite pour l'introduction de la physique et de la chimie en médecine, approuve l'apprentissage au

lit du malade préconisé par Cabanis et le recours autant que possible à l'autopsie comme Bichat, approuve la sélection d'une élite par un concours d'externat et d'internat, l'examen terminal devant un jury...

Pour Hallé, « la médecine du symptôme doit toujours être subordonnée à celle de la maladie, ce qui met fin aux consultations par correspondance avec prescription de remèdes basée sur la liste des symptômes transmis par le malade lui-même.

Il profite de son cours au Collège de France, en tant que remplaçant de Corvisart (1796), pour contester certains aphorismes hippocratiques comme la théorie de l'équilibre des humeurs ; il préconise et dispense une médecine plus scientifique, comme le démontre son cours annuel sur l'hygiène.

Convaincu après contrôle dans son laboratoire des publications de l'anglais Edward Jenner sur la variolisation après 1796, il va consacrer une grande partie de son énergie et de son autorité à convaincre ses confrères des bienfaits de cette technique de 1800 à 1812, soutenu dès le début par l'Impératrice. Il est l'un des premiers médecins à faire vacciner ses deux enfants et a certainement convaincu l'empereur de faire de même pour le roi de Rome.

Une référence pour Napoléon

Napoléon et Hallé appartiennent tous les deux à la même première classe de l'Institut à partir de décembre 1797. Pour choisir son médecin personnel, le Consul affirme avoir hésité et « préféré comme médecin M. Corvisart à M. Hallé qui était de l'Institut, et cela précisément parce que M. Corvisart ne sait pas ce que c'est qu'un triangle équilatéral »⁸.

Au début de son règne, Napoléon considère qu'un médecin ne doit pas suivre d'études scientifiques. Passionné lui-même d'anatomie et de physiologie humaine, l'empereur prisonnier à Sainte-Hélène va changer profondément d'avis d'après ses conversations avec ses derniers médecins.⁹

Lorsque l'empereur charge son Premier Médecin de constituer une maison médicale impériale, Corvisart octroie naturellement le poste de Médecin Ordinaire à Jean-Noël qui coche toutes les cases pour une charge auprès du souverain : compétence incontestée par ses collègues, plutôt d'âge mûr, ami sincère, apolitique, non militaire et hostile à suivre son glorieux patient sur les champs de bataille. Quant à Hallé, il accepte le poste, car bien qu'il apprécie plutôt la royauté, il aime discuter et parfois s'opposer verbalement à l'empereur ; Napoléon n'hésite pas à lui confier régulièrement des missions en tant que référent pour tous les nouveaux remèdes, les maladies fréquentes (croup, goutte) ou les nouvelles disciplines (mesmérisme de Mesmer, phrénologie de Gall, etc).

En 1805, Napoléon le nomme officiellement professeur au Collège impérial en remplacement de Corvisart. Hallé soutient le projet d'une école des cires anatomiques (Rouen 1806), participe activement à la création de l'Université (1807) où l'épidémiologie est ajoutée à sa chaire, en association avec Desgenettes puis Percy (1808), deux praticiens militaires particulièrement appréciés par l'empereur.



Fig. 1 - *Portrait à l'huile d'Anne-Félix Hulin de Boischevalier.*

*Bibliothèque de l'Académie de médecine.
Offert par le fils du médecin vers 1851.
Le peintre est un cousin de Jean-Noël.*

Hallé s'illustre dans le perfectionnement des remèdes, dans la validation de leur efficacité, et parmi ses écrits de référence citons sa contribution active à la rédaction et au financement de l'édition du premier *Codex* français, en latin, en 1813. Il devient membre de la commission de salubrité en 1814, surtout intéressé par la lutte contre le typhus.

L'empereur apprécie certainement les qualités professionnelles de son Médecin Ordinaire. Il lui confère le titre de chevalier de la Légion d'honneur (Fig. 1), mais contrairement à tous les principaux membres de la maison médicale impériale, Hallé ne devient pas un Baron. En fait, il semble que Jean-Noël a refusé les démarches requises pour valider sa lettre patente, se trouvant suffisamment

satisfait de son titre de noblesse royale hérité de son père !

Une phrase prononcée par Napoléon en discussion avec le médecin britannique Warden en route vers Sainte-Hélène a de quoi surprendre : « Durant ma vie, je n'ai connu qu'un homme dont les diagnostics fussent infaillibles. Il s'appelait *Dubois*. Jamais il ne se trompa sur la nature ou le siège du mal, mais, chose curieuse, il ne savait jamais ce qu'il devait prescrire. Aussi se refusa-t-il toujours à traiter les malades dont il reconnaissait si parfaitement les maux. »¹⁰ De toute évidence, cette remarque ne peut s'appliquer qu'à Jean-Noël Hallé. Lorsqu'il hésitait entre deux diagnostics, en raison de son savoir et sa grande expérience médicale, il refusait de

prescrire un remède de peur de nuire à la santé de son malade s'il faisait le mauvais choix. L'erreur de nom tient au fait que Warden ne parlait pas français, ses discussions avec Napoléon passaient par un traducteur ; l'un des deux connaissait à l'évidence Dubois mais probablement pas Hallé.

Médecin de la famille Bonaparte

Hallé, en tant que Médecin Ordinaire de l'empereur, doit aussi être au service de toute la famille Bonaparte et des proches du pouvoir. Le plus souvent, il accompagne son ami Corvisart qui apprécie son « coup d'œil médical ».

Le premier membre de la famille qui bénéficie de son expertise est Louis, frère préféré de Napoléon, qui présente une paralysie évolutive des avant-bras. Les deux médecins référant l'examinent le 9 février 1802 et concluent à « une espèce d'aridité ou de dessèchement déjà très sensible des deux mains... , cette affection fait des progrès dont le terme nous est aussi inconnu que la cause nos paraît obscure. »¹¹ Pour le Premier Consul, l'origine ne pose aucun doute : son frère a contracté une maladie vénérienne lors de la campagne d'Italie, diagnostic pourtant rejeté par les professeurs.

La sœur aînée de Napoléon Elisa apprécie le docteur Hallé qu'elle invite à son premier salon en espérant qu'il y attire les personnes de qualité présentes à Paris. Elle le choisit comme médecin référant et comme ami dès 1801. En 1803, son deuxième fils, prénommé Napoléon, meurt peu après sa naissance comme le premier. Son illustre frère demande une autopsie ; Hallé conclue à l'absence de mal héréditaire. Lorsque Elisa commence une troisième grossesse et doit partir pour la Toscane comme Princesse de Lucques et Piombino, elle prie l'empereur d'autoriser son Médecin Ordinaire à l'accompagner. Napoléon accepte, ainsi qu'Hallé à condition d'étendre la variolisation à toute la population toscane. La petite Elisa voit le jour le 3 juin 1806 et supporte sans problème la vaccination comme le reste de la population. Le 1^{er} juillet Jean-Noël reçoit le titre de *Docteur Honoris Causa* de l'Académie Napoléone.

Il faut noter que la Princesse Elisa comme le roi Louis applique les principes d'hygiène d'Hallé dans leurs capitales qui deviennent des villes « jardins » où circulent l'air, l'eau, l'approvisionnement alimentaire avec des espaces réservés à la pratique d'activité physique.

Pauline devient la patiente d'Hallé, en 1805, à la demande de Corvisart qui doit accompagner Napoléon à Milan où il va recevoir la couronne royale d'Italie. Malheureusement, son fils Dermide Leclerc (20 avril 1798 - 14 août 1804) meurt prématurément ce qui a certainement perturbé la

mère. Lors d'une crise nerveuse aiguë, en 1807, Jean-Noël l'examine à nouveau les 15 et 19 avril et livre ses observations au médecin personnel de la princesse dans une lettre rédigée dès le lundi 20 avril au soir. Il pense que son « état est celui d'une affection hystérique... Les spasmes que j'ai vus dans les bras étaient des spasmes hystériques, la douleur de la tête était hystérique. L'aspect général est celui de l'abattement et de l'épuisement. » Il charge son médecin de faire comprendre à la Princesse qu'elle doit cesser ses aventures amoureuses et son recours fréquent à la masturbation. Je pense personnellement qu'elle souffrait plutôt d'une endométriose suite à son accouchement difficile.

Joséphine Bonaparte est restée proche de Jean-Noël Hallé depuis leur rencontre à la prison des Carmes pendant la période révolutionnaire. Conservé comme médecin de famille pour elle, veuve, et ses deux enfants Eugène et Hortense de Beauharnais, elle continue à l'inviter régulièrement pour discuter et profiter de ses conseils comme le confirme sa femme de chambre, M^{lle} Avrillon, dans ses Mémoires dans lesquelles elle avoue rester près de l'impératrice pour bénéficier de leurs échanges.



Fig. 2 - Buste en marbre de 60 cm, signé par H. Sobre, en 1877 ; photographié par l'auteur à la faculté de Paris, rue de l'école de médecine, à l'entrée du musée de l'histoire de la médecine.

Lorsque Joséphine doit lire l'acte de dissolution du mariage impérial, Napoléon craignant un malaise demande la création d'une unité de réanimation ; elle se compose de Corvisart, Hallé et Yvan qui ont du intervenir en urgence comme l'avait craint l'empereur.

En 1810, Napoléon charge Hallé d'organiser la maison médicale de la nouvelle impératrice Marie Louise.

Pendant la période napoléonienne, Jean-Noël Hallé fait partie de la haute société en France avec de très hauts revenus, évalués à environ 40 000 francs par an, en cumulant ses honoraires de Médecin Ordinaire (15 000 F), professeur de faculté (6 855 puis 10 000 F), professeur au Collège impérial (10 000 F), membre de l'Institut (1 500 F), Chevalier de la Légion d'honneur

(250 F), sans compter l'héritage conséquent, en commun avec sa sœur, de ses parents à la mort de leur mère le 17 mars 1807 ainsi que la dot de son épouse Marie Geneviève Marchand d'Épinay. (Fig. 2) Il ne faut pas oublier ses honoraires privés, de 12 à 15 F par consultation, en sachant qu'il oublie assez souvent de se faire rémunérer, surtout par ses patients pauvres qu'il reçoit régulièrement au même titre que les riches ou les personnalités. Grâce à cette fortune, il achète le 14 mai 1808, le domaine du Grand Mesnil à Châtres, en Seine et Marne, qui va rester dans la famille jusqu'à la fin du XX^e siècle. Il vit à Paris dans la maison héritée de son père avec son épouse, ses deux enfants Augustine (1789-1876) et Charles (1797-1861), et sa sœur Charlotte Geneviève.

Période de la Restauration

Au retour des Bourbon, en 1814, Charles, comte d'Artois (1795-1824), frère cadet de Louis XVIII et futur Charles X, malade, consulte Hallé ; il lui confie l'organisation de son propre service de santé.

Comme déjà évoqué, Jean-Noël s'oppose au projet du père Élisée, conseiller médical personnel du roi, de séparer à nouveau les enseignements entre médecins et chirurgiens, en novembre 1815. En 1816, le monarque confirme l'appartenance d'Hallé à l'Académie royale des sciences, réintégrée à l'Institut réformé.

Le 20 septembre 1818, Jean-Noël édite le premier volume du *Codex* et abandonne, à son habitude, sa gratification pour l'achat de matériel de physique pour le laboratoire de la faculté de médecine de Paris. En effet, dès qu'il reçoit une rémunération pour un travail effectué en équipe, avec certains de ses élèves, il leur distribue les sommes perçues.

En 1820, il reçoit le 20 février avec bonheur l'ouvrage commandé par Bonaparte sur la *Description de l'Égypte*. À la création de l'Académie royale de médecine, Hallé est nommé membre d'office par Louis XVIII, et élu président de la section médecine dès la première année, en 1820.

Des coliques néphrétiques ne lui autorisant plus de long déplacement, il achète une propriété à Boulogne. Avant de mourir en 1821, son fidèle ami Corvisart lui fait don du portrait du médecin autrichien Maximilian Stoll (une de ses références en médecine), reçu du fils de ce dernier avec consigne de le transmettre au médecin qu'il jugerait le plus méritant !

Sollicité par la duchesse de Berry, veuve et enceinte, il se dit trop vieux et souffrant ; il lui conseille de s'adresser au docteur A. Dubois pour sa grossesse et de prendre comme médecin de famille, son élève préféré, René Laennec, son protégé qu'il essaye de faire admettre dans l'élite médicale en utilisant toute sa notoriété.

Durant ses dernières années d'activité, il impose dans le milieu médical l'espagnol Mathieu J.B. Orfila (1787-1853), naturalisé français, en 1818, médecin, chimiste, qui va devenir doyen de la faculté de médecine de Paris et pionnier en toxicologie médico-légale.

Voulant mettre fin à ses douleurs de coliques néphrétiques, il décide de se faire opérer pour retirer les calculs de ses voies urinaires malgré la mise en garde d'Antoine Dubois, en regard de son âge (68 ans) et de ses comorbidités. Opéré avec succès par P.-A. Béclard, le 3 février 1822, son état se dégrade le 9 (crise de goutte et congestion pulmonaire) et se complique d'une pneumonie fatale le 11.

Il est inhumé au Père-Lachaise, en 10^e division, le 13 février. Trois éloges sont prononcés devant sa tombe par Percy au nom de l'Institut royal de France, Leroux comme doyen de la faculté de médecine de Paris et Duméril, un de ses anciens élèves, pour l'Académie royale de médecine : « ...Notre savant confrère, notre excellent maître...Adieu donc, vertueux Hallé, bon époux, tendre père, loyal confrère ! Nous vous avons connu savant médecin, praticien habile, ingénieux écrivain, homme probe et plein d'honneur ! Jouissez du repos du juste ! Vous avez été pour nous un modèle de savoir, de droiture et d'intégrité. »¹²

Le 18 novembre 1822, Desgenettes ancien associé à sa chaire d'hygiène lit un nouvel éloge en tant que professeur de la faculté de médecine de Paris ; il laisse entendre que « M. Hallé a conservé et pratiqué jusqu'à son dernier instant la religion qu'il avait reçue de ses pères, porteur certainement d'une foi très sincère mais avant tout libérale, il ne se croyait pas autorisé à imposer à quiconque ses propres convictions. » Cette allusion déclenche un chahut, signe d'un premier ébranlement sérieux du régime de la Restauration qui va justifier la fermeture de la faculté pendant plus d'un mois.

Deux autres éloges plus tardifs vont souligner les apports d'Hallé et la grande perte qu'il représente pour la médecine : Cuvier pour l'Académie royale des sciences (1827) puis Dubois d'Amiens pour l'Académie nationale de médecine (1851).

Enfin, il faut ajouter que Jean-Noël Hallé était un humaniste ayant bénéficié d'un grand sens artistique, bénéficiant d'une généalogie positive. Plusieurs contemporains lui reconnaissent un sens aigu de la critique aussi bien en peinture qu'en littérature : « Il dissertait sur la peinture avec un goût fin, éclairé, qui eut fait honneur à un artiste de profession. »¹³

Le 2 octobre 1865, Napoléon III donne le nom d'Hallé à une rue du 14^e arrondissement de Paris.

RÉSUMÉ

Fils et petit-fils de peintres officiels de rois de France, Jean-Noël Hallé (1754-1822) choisit la carrière médicale. Il est un des rares médecins à continuer d'exercer son activité sans aucune interruption pendant le règne de Louis XVI, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration. Il participe activement à la réforme en profondeur de l'enseignement de l'art de guérir avec ses amis Fourcroy et Corvisart. Professionnels comme patients apprécient ses diagnostics. Professeur d'hygiène à la faculté de médecine de Paris, il se consacre en grande partie à l'amélioration du quotidien des Français et soigne aussi bien les riches que les pauvres.

SUMMARY

Son and grandson of official painters to kings of France, Jean-Noël Hallé (1754-1822) chose a medical career. He is one of the rare doctors to continue to practice his activity without any interruption during the reign of Louis XVI, the Revolution, the Directory, the Consulate, the Empire, and the Restoration. He actively participated in the in-depth reform of the teaching of the art of healing with his friends Fourcroy and Corvisart. Professionals and patients alike appreciate his diagnoses. Professor of hygiene at the Paris faculty of medicine, he devotes himself largely to improving the daily lives of the French and treats both the rich and the poor.

RÉFÉRENCES

- 1) GOLDCHER A. *Jean-Noël Hallé, Médecin des pauvres, de Napoléon Ier, de Louis XVIII et du futur Charles X. Professeur d'hygiène et savant*, L'Harmattan, Paris, 2023.
- 2) DESGENETTES R.-N. Éloge de M. Hallé prononcé devant la faculté de médecine de Paris le 18 novembre 1822, dans le dictionnaire des bibliographies Panckoucke, tome V, p. 28-38 (Cote : 90945 t. 8 n° 5) BIU.
- 3) CUVIER G. Éloge historique de M. Hallé, dans *Mémoires de l'Académie des sciences de l'Institut de France*, Gauthier Villars, Paris, 1830, tome 9, p. CCI-CCX, édité par Firmin Didot, Paris & BNF p. CCXV.
- 4) HALLE. *Hygiène*, l'Encyclopédie Méthodique publiée par Panckoucke, vol. 22, p. 509-609.

- 5) PERCY P.-F. *Discours aux funérailles de M. le Chevalier Hallé, au nom de l'Institut royal de France*. Texte imprimé le 13 février 1822, Paris, In 4^o, 4 pages.
- 6) LEROUX J.-J. *Discours du doyen de la Faculté de médecine de Paris*, imprimé par Didot le jeune, Paris, 1822 ; prononcé sur la tombe de M. Hallé [Jean-Noël]. Paris, 1822 (cote : 90945 t. 35 n^o 4).
- 7) GOLDCHER A. *Napoléon I^{er}. L'ultime autopsie*, SPM éditions, Paris, 2012, p. 353-363.
- 8) DUBOIS F. (d'Amiens). *Éloges d'Hallé... lus dans les séances publiques de l'Académie de médecine 1845-1863*, le 17 décembre 1851 ; 30 p. Mémoires de l'Académie nationale de médecine, t. XVII, Paris.
- 9) GOLDCHER A. *L'autre Napoléon. Un passionné d'anatomie*, à paraître dans la revue Napoléonica, 2025.
- 10) CABANES A. *Conversations de Napoléon avec un chirurgien de la marine anglaise ; Napoléon jugé par un anglais*, traduit de l'anglais, publié et annoté par le traducteur, 2^e édition, Emile-Paul, Paris, 1908, version originale de W. Warden.
- 11) HORTENSE DE BEAUHARNAIS. *Mémoires de la reine Hortense*, sous la direction de Christophe Pincemaille, Le Temps Retrouvé, Mercure de France, 11 juin 2009.
- 12) DUMERIL A.M.C. *Discours sur la tombe d'Hallé*. Nouveau Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, 1822, t. XIII, p. 249.
- 13) REVEILLE-PARISE J.-H. *Études de l'homme dans l'état de santé et dans l'état de maladie*, 2^e édition, t. 1, Paris, G.-A. Dentu, 1845, Dr Hallé, p. 320-333.